

PRÉFACE

Ce livre n'est ni une œuvre de polémique ni une œuvre de propagande. Il n'a d'autre but que d'exposer, sans passion et sans préjugé, l'un des phénomènes sociaux les plus remarquables dont l'observation directe nous soit permise.

La Belgique est certainement parmi les nations civilisées, l'une de celles où l'activité économique est la plus intense. Son agriculture est citée comme l'une des premières du monde. Son industrie est, sur les grands marchés extérieurs, la concurrente de celle des premiers pays industriels. Son commerce ne le cède ni à l'agriculture ni à l'industrie. Elle donnait ainsi avant la guerre le spectacle d'une ruche laborieuse, supérieurement agencée pour le travail. Comment pourrait-il en être autrement ? Elle concentre sur son territoire exigu une population extrêmement dense, qui ne peut littéralement vivre que par l'effort conjugué de ses ouvriers, de ses industriels, de ses commerçants, de ses cultivateurs.

La guerre survient, cataclysme sans précédent, et les sources mêmes de la richesse, du bien-être, de la vie, sont taries. A mesure que l'armée allemande avance, s'avance le rideau de ténèbres qui va couvrir bientôt tout le pays et le séparer du reste du monde. Voici les grandes usines du pays wallon réduites à l'inaction, en attendant qu'elles soient vidées, détruites en partie : les produits industriels avec lesquels nous achetions notre pain ne se fabriquent plus. Voici le port d'Anvers, silencieux, engourdi, paralysé : le blé d'outre-mer, les matières premières nécessaires à l'activité de nos ateliers n'arriveront plus. La population, d'un régime de paix, de quiétude et de labeur, passe par la secousse violente de l'invasion, à la dépression de l'occupation militaire ennemie, avec la torpeur du chômage.

Tout ce que l'on aurait considéré, avant la guerre, comme essentiel, nécessaire à l'existence, est changé, modifié, annihilé ou remplacé par des succédanés plus ou moins illusoires. L'alimentation, dont le vainqueur ne veut et ne peut assumer la charge, est réduite dans des proportions que les physiologistes considéraient comme impossibles. La subsistance du peuple repose sur les maigres ressources d'un sol qui s'épuise graduellement, et sur la généreuse intervention de l'étranger : voici toute une population nourrie à la becquée. Ce qui faisait sa vie, son activité, ses soucis, ses pensées de tous les jours a disparu, commerce, industrie, affaires, fonctions publiques, tout fait place à des occupations de fortune, œuvres « de guerre » comme on disait, commerce marron, affaires à côté, — activité détournée, désaxée.

De l'autre côté du front ou dans les pays neutres, au contraire, le bouleversement causé par la guerre occasionne une activité suprême : c'est, chez les uns, la fièvre des travaux pour les armées, ou pour la Croix-Rouge, c'est, chez les autres, la collaboration au ravitaillement ou aussi aux industries fournissant les belligérants d'armes, de munitions, de tissus, d'aliments. La tension des volontés y est extrême, tournée vers l'action. Ici, le repli des énergies est général. L'esprit est tendu, certes, mais les bras sont inertes. Et cela dure quatre ans et demi ! Que de jours, que d'heures dans ces cinquante et un mois de misère, où le corps social s'anémiait !

Le jour de la délivrance arriva enfin, et ce fut le jour du branle-bas. Les poitrines opprimées respirent, les esprits se délient, les énergies se déploient, on veut mettre à exécution tout de suite les projets conçus pendant l'occupation ennemie ; des programmes de réformes se font jour, tandis que le gouvernement et tous les pouvoirs publics essaient de mettre de l'ordre dans la maison, — c'est-à-dire, la plupart du temps, de rétablir l'ordre ancien.

Peu à peu, et dans certains domaines beaucoup plus vite qu'on ne l'avait cru, la vie renaît, les courants reprennent dans le système circulatoire, les chemins de fer retrouvent leur activité, les ateliers s'éveillent, le chômage diminue, le commerce se ressaisit, — bref, la Belgique se rétablit.

Mais comment ce phénomène s'est-il opéré ? En quoi la Belgique d'aujourd'hui est-elle différente de celle d'avant la guerre ? Qu'a-t-elle perdu, qu'a-t-elle gagné à cette formidable épreuve ?

C'est à proprement parler, l'objet de l'enquête que nous entreprenons. Faire le tableau — avec la lumière et l'ombre qui conviennent — de tous les traits caractéristiques du pays, ceux qui le distinguent des autres et ceux qui le distinguent de lui-même auparavant, saisir dans le mécanisme des bouleversements occasionnés par la guerre et du rétablissement opéré pendant la paix, les rouages essentiels, dresser le compte des profits et des pertes des choses que l'on peut évaluer, montrer en action les forces vives du pays et les résistances qui les contrarient, tel est notre but.

Nous tenons que c'est un travail de haut intérêt pour la sociologie. Il pose, en effet, un problème concret et actuel, dont les données au moins sont claires. Si nous parvenions à nous acheminer vers la solution, nous aurions apporté à l'étude des éléments constitutifs de la vie économique d'un état moderne, une contribution utile.

Nous sommes pourtant conscients d'une grande lacune de ce travail. Pour bien comprendre la restauration d'un pays, il faudrait l'étudier dans son ensemble, c'est-à-dire dans le domaine des idées, de la moralité, de la mentalité aussi bien que dans sa vie matérielle. Qu'est-ce que la guerre n'a pas ébranlé, modifié, perfectionné peut-être dans l'esprit général et dans l'esprit public ? Quelles tendances a-t-elle développées, quelles autres a-t-elle étouffées ? L'occupation ennemie en soi même a, également, des effets sociaux appréciables sur les caractères. Il y aurait là une étude captivante à entreprendre, et qui compléterait sans doute et éclairerait la nôtre.

Mais nous devons nous borner. Les phénomènes de la vie économique sont déjà par eux-mêmes si compliqués, si vastes et si difficiles, qu'il n'a pas paru déplacé de leur consacrer une étude spéciale.

C'est à cette étude que nous nous sommes tenus, laissant délibérément de côté ce qui touche à la politique ou à la morale.

La première partie de notre travail est naturellement consacrée à la population ; qu'était notre peuple avant la guerre et qu'est-il devenu ?

La seconde trace l'histoire du relèvement des régions dévastées et de la réparation des dommages de guerre. Le centre de l'intérêt est l'action administrative et législative en présence du désastre. Comment les organes publics faits pour la paix se sont-ils adaptés à la tâche nouvelle ? Quels résultats ont-ils obtenus ?

Puis vient l'étude des principales activités économiques qui fournissent au pays sa subsistance : l'agriculture, l'industrie, le commerce. On cherche à en dégager les caractères permanents, à saisir les formes de l'activité laborieuse dans l'effort de la restauration.

Le travail sera examiné ensuite. C'est l'un des éléments les plus essentiels de la restauration. Qu'est devenue notre main-d'œuvre ; quelle est la condition de la classe ouvrière après cette tourmente sans égale ?

La sixième partie sera consacrée aux questions financières. Les finances de l'Etat, qui ont subi des modifications équivalentes à une révolution, la question monétaire, si importante, et le marché financier seront successivement étudiés en vue de déterminer, dans l'œuvre de la restauration, le rôle de l'argent.

La partie suivante essaiera de faire le bilan de la fortune du pays, et de rechercher quels changements se sont opérés dans les fortunes privées, dans les revenus et la dépense, pour nous faire une idée du bien-être en général.

Nous voulons enfin connaître l'apport de la colonie à la mère patrie blessée : c'est l'occasion de nous rendre compte de la valeur économique du Congo.

Nous ne tirerons point de leçons de cette analyse de sociologie actualiste : ce n'est point notre rôle. Mais nous tenterons d'obtenir une vue d'ensemble du phénomène étudié.

Chacune de ces parties est signée par son auteur. On voudra bien ne pas nous demander une unité absolue de vues et admettre qu'en apportant sa contribution, chacun a gardé sa personnalité.

Nous accomplissons un impérieux et agréable devoir en remerciant ici tous ceux qui nous ont aidés dans notre travail. Mais ils sont tellement nombreux, qu'il ne nous est pas possible de les nommer. Ministres, fonctionnaires, hommes d'affaires, industriels, commerçants, chefs d'organisations syndicales ouvrières, savants et érudits, ont apporté à notre enquête le secours de leurs connaissances et de leur information. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre sincère gratitude.

Comme cette œuvre est une œuvre collective de l'Institut de Sociologie Solvay, où chacun a apporté sa contribution, nous nous en

voudrions de ne pas y inscrire le nom de M. D. Warnotte, collaborateur scientifique de l'Institut, qui a assuré le service de la documentation avec sa maîtrise habituelle, et ceux de nos auxiliaires scientifiques : Mlle H. Antonopoulo, docteur en sciences politiques, Mlle J. Colin et M. J. Anders, ont assumé des tâches délicates parfois fastidieuses et difficiles, dont ils se sont supérieurement acquittés.

Il est enfin de notre devoir d'informer le public que l'impression de ce volume a subi de longs retards. Le manuscrit en était presque terminé en juillet 1925, quand sévissait dans l'imprimerie cette grève des typographes qui en arrêta si longtemps l'activité. Nous avions l'espoir qu'une fois la grève terminée, il n'aurait pas fallu beaucoup de semaines pour voir paraître notre ouvrage. Cet espoir a été déçu. C'est pourquoi nous avons été obligés de retoucher, en cours d'impression, certains passages pour les mettre au courant des données les plus récentes. De là, aussi, certaines discordances dans les statistiques qui n'ont pu être toutes révisées au même moment. On nous pardonnera ces imperfections, en considérant que l'intérêt d'un travail comme celui-ci réside moins dans l'actualité de l'information que dans l'exposé des permanences de la constitution économique du pays.

La crise financière qui se développe au moment où nous corrigeons les dernières épreuves (avril 1926) n'est pas de nature à nous faire changer notre point de vue. En décrivant la Belgique restaurée nous n'entendons pas dire que cette restauration est achevée, qu'elle est parfaite. En un sens, elle ne le sera jamais, puisque les conséquences de la guerre auront toujours un effet irréparable : celui d'avoir arrêté tout un temps l'essor du pays. Mais nous tenons que la restauration en progrès, est déjà suffisamment accomplie pour qu'on puisse jeter sur elle le regard de la science. En outre, si grave que puisse être la crise de la monnaie et des finances publiques, il n'en reste pas moins vrai que le pays s'est redressé, après la dure épreuve de la guerre, dans une mesure inespérée. Ce livre ne fait qu'en apporter le témoignage.

E. M.